

Zola

La Conquête de Plassans

Préface de Marc B. de Lamoignon

Édition d'Henri Mitterand



folio classique

Chapitre

Désirée battit des mains. C'était une enfant de quatorze ans, forte pour son âge, et qui avait un rire de petite fille de cinq ans.

« Maman, maman ! cria-t-elle, vois ma poupée ! »

Elle avait pris à sa mère un chiffon, dont elle travaillait depuis un quart d'heure à faire une poupée, en le roulant et en l'étranglant par un bout, à l'aide d'un brin de fil. Marthe leva les yeux du bas qu'elle raccommodait avec des délicatesses de broderie. Elle sourit à Désirée.

« C'est un poupon, ça ! dit-elle. Tiens, fais une poupée. Tu sais, il faut qu'elle ait une jupe, comme une dame. »

Elle lui donna une rognure d'indienne qu'elle trouva dans sa table à ouvrage ; puis elle se remit à son bas, soigneusement. Elles étaient toutes deux assises, à un bout de l'étroite terrasse, la fille sur un tabouret, aux pieds de la mère. Le soleil couchant, un soleil de septembre, chaud encore, les baignait d'une lumière tranquille ; tandis que, devant elles, le jardin, déjà dans une ombre grise, s'endormait. Pas un bruit, au-dehors, ne montait de ce coin désert de la ville.

Cependant, elles travaillèrent dix grandes minutes en silence. Désirée se donnait une peine infinie pour faire une jupe à sa poupée. Par moments, Marthe levait la tête, regardait l'enfant avec une tendresse un peu triste. Comme elle la voyait très embarrassée :

« Attends, reprit-elle ; je vais lui mettre les bras, moi. »

Elle prenait la poupée, lorsque deux grands garçons de dix-sept et dix-huit ans descendirent le perron. Ils vinrent embrasser Marthe.

« Ne nous gronde pas, maman, dit gaiement Octave. C'est moi qui ai mené Serge à la musique... Il y avait un monde, sur le cours Sauvaire !

– Je vous ai crus retenus au collège, murmura la mère, sans cela, j'aurais été bien inquiète. »

Mais Désirée, sans plus songer à la poupée, s'était jetée au cou de Serge, en lui criant :

« J'ai un oiseau qui s'est envolé, le bleu, celui dont tu m'avais fait cadeau. »

Elle avait une grosse envie de pleurer. Sa mère, qui croyait ce chagrin oublié, eut beau lui montrer la poupée. Elle tenait le bras de son frère, elle répétait, en l'entraînant vers le jardin :

« Viens voir. »

Serge, avec sa douceur complaisante, la suivit, cherchant à la consoler. Elle le conduisit à une petite serre, devant laquelle se trouvait une cage posée sur un pied. Là, elle lui expliqua que l'oiseau s'était sauvé au moment où elle avait ouvert la porte pour l'empêcher de se battre avec un autre.

« Pardi ! ce n'est pas étonnant, cria Octave, qui s'était assis sur la rampe de la terrasse : elle est toujours à les toucher, elle regarde comment ils sont faits et ce qu'ils ont dans

le gosier pour chanter. L'autre jour, elle les a promenés tout une après-midi dans ses poches, afin qu'ils aient bien chaud.

– Octave !... dit Marthe d'un ton de reproche ; ne la tourmente pas, la pauvre enfant. » Désirée n'avait pas entendu. Elle racontait à Serge, avec de longs détails, de quelle façon l'oiseau s'était envolé.

« Vois-tu, il a glissé comme ça, il est allé se poser à côté, sur le grand poirier de M. Rastoil. De là, il a sauté sur le prunier, au fond. Puis, il a repassé sur ma tête, et il est entré dans les grands arbres de la sous-préfecture, où je ne l'ai plus vu, non, plus du tout. » Des larmes parurent au bord de ses yeux.

« Il reviendra peut-être, hasarda Serge.

– Tu crois ?... J'ai envie de mettre les autres dans une boîte et de laisser la cage ouverte toute la nuit. »

Octave ne put s'empêcher de rire ; mais Marthe rappela Désirée.

« Viens donc voir, viens donc voir ! »

Et elle lui présenta la poupée. La poupée était superbe ; elle avait une jupe roide, une tête formée d'un tampon d'étoffe, des bras faits d'une lisière cousue aux épaules. Le visage de Désirée s'éclaira d'une joie subite. Elle se rassit sur le tabouret, ne pensant plus à l'oiseau, baisant la poupée, la berçant dans sa main, avec une puérilité de gamine.

Serge était venu s'accouder près de son frère. Marthe avait repris son bas.

« Alors, demanda-t-elle, la musique a joué ?

– Elle joue tous les jeudis, répondit Octave. Tu as tort, maman, de ne pas venir. Toute la ville est là, les demoiselles Rastoil, Mme de Condamin, M. Paloque, la femme et la fille du maire !... Pourquoi ne viens-tu pas ? »

Marthe ne leva pas les yeux ; elle murmura, en achevant une reprise :

« Vous savez bien, mes enfants, que je n'aime pas sortir. Je suis si tranquille, ici. Puis, il faut que quelqu'un reste avec Désirée. »

Octave ouvrait les lèvres, mais il regarda sa sœur et se tut. Il demeura là, sifflant doucement, levant les yeux sur les arbres de la préfecture, pleins du tapage des pierrots qui se couchaient, examinant les poiriers de M. Rastoil, derrière lesquels descendait le soleil. Serge avait sorti de sa poche un livre qu'il lisait attentivement. Il y eut un silence recueilli, chaud d'une tendresse muette, dans la bonne lumière jaune qui pâlisait peu à peu sur la terrasse. Marthe, couvant du regard ses trois enfants, au milieu de cette paix du soir, tirait de grandes aiguillées régulières.

« Tout le monde est donc en retard aujourd'hui ? reprit-elle au bout d'un instant. Il est près de six heures, et votre père ne rentre pas... Je crois qu'il est allé du côté des Tulettes.

– Ah bien ! dit Octave, ce n'est pas étonnant, alors... Les paysans des Tulettes ne le lâchent plus, quand ils le tiennent... Est-ce pour un achat de vin ?

– Je l'ignore, répondit Marthe ; vous savez qu'il n'aime pas à parler de ses affaires. »

Un silence se fit de nouveau. Dans la salle à manger, dont la fenêtre était grande ouverte sur la terrasse, la vieille Rose, depuis un moment, mettait le couvert, avec des bruits irrités de vaisselle et d'argenterie. Elle paraissait de fort méchante humeur, bousculant les meubles, grommelant des paroles entrecoupées. Puis, elle alla se planter à la porte de la rue, allongeant le cou, regardant au loin la place de la Sous-Préfecture. Après quelques minutes d'attente, elle vint sur le perron, criant :

« Alors, M. Mouret ne rentrera pas dîner ?

– Si, Rose, attendez, répondit Marthe paisiblement.

– C'est que tout brûle. Il n'y a pas de bon sens. Quand Monsieur fait de ces tours-là, il devrait bien prévenir... Moi, ça m'est égal, après tout. Le dîner ne sera pas mangeable.

– Tu crois, Rose ? dit derrière elle une voix tranquille. Nous le mangerons tout de même, ton dîner. »

C'était Mouret qui rentrait. Rose se tourna, regarda son maître en face, comme sur le point d'éclater ; mais, devant le calme absolu de ce visage où perçait une pointe de goguenarderie bourgeoise, elle ne trouva pas une parole, elle s'en alla. Mouret descendit sur la terrasse, où il piétina, sans s'asseoir. Il se contenta de donner, du bout des doigts, une petite tape sur la joue de Désirée, qui lui sourit. Marthe avait levé les yeux ; puis, après avoir regardé son mari, elle s'était mise à ranger son ouvrage dans sa table.

« Vous n'êtes pas fatigué ? demanda Octave, qui regardait les souliers de son père, blancs de poussière.

– Si, un peu », répondit Mouret, sans parler autrement de la longue course qu'il venait de faire à pied.

Mais il aperçut, au milieu du jardin, une bêche et un râteau que les enfants avaient dû oublier là.

« Pourquoi ne rentre-t-on pas les outils ? s'écria-t-il. Je l'ai dit cent fois. S'il venait à pleuvoir, ils seraient rouillés. »

Il ne se fâcha pas davantage. Il descendit dans le jardin, alla lui-même chercher la bêche et le râteau, qu'il revint accrocher soigneusement au fond de la petite serre. En remontant sur la terrasse, il furetait des yeux dans tous les coins des allées pour voir si chaque chose était bien en ordre.

« Tu apprends tes leçons, toi ? demanda-t-il en passant à côté de Serge, qui n'avait pas quitté son livre.

– Non, mon père, répondit l'enfant. C'est un livre que l'abbé Bourrette m'a prêté, la relation des Missions en Chine. »

Mouret s'arrêta net devant sa femme.

« A propos, reprit-il, il n'est venu personne ?

– Non, personne, mon ami », dit Marthe d'un air surpris.

Il allait continuer, mais il parut se raviser ; il piétina encore un instant, sans rien dire ; puis, s'avançant vers le perron :

« Eh bien ! Rose, et ce dîner qui brûlait ?

– Pardi ! cria du fond du corridor la voix furieuse de la cuisinière, il n'y a plus rien de prêt maintenant ; tout est froid. Vous attendrez, monsieur. »

Mouret eut un rire silencieux ; il cligna l'œil gauche, en regardant sa femme et ses enfants. La colère de Rose semblait l'amuser fort. Il s'absorba ensuite dans le spectacle des arbres fruitiers de son voisin.

« C'est surprenant, murmura-t-il, M. Rastoil a des poires magnifiques, cette année. »

Marthe, inquiète depuis un instant, semblait avoir une question sur les lèvres. Elle se décida, elle dit timidement :

« Est-ce que tu attendais quelqu'un aujourd'hui, mon ami ?

– Oui et non, répondit-il, en se mettant à marcher de long en large.

– Tu as loué le second étage, peut-être ?

– J’ai loué, en effet. »

Et, comme un silence embarrassé se faisait, il continua de sa voix paisible :

« Ce matin, avant de partir pour les Tulettes, je suis monté chez l’abbé Bourrette ; il a été très pressant, et, ma foi ! j’ai conclu... Je sais bien que cela te contrarie. Seulement, songe un peu, tu n’es pas raisonnable, ma bonne. Ce second étage ne nous servait à rien ; il se délabrait. Les fruits que nous conservions dans les chambres entretenaient là une humidité qui décollait les papiers... Pendant que j’y songe, n’oublie pas de faire enlever les fruits, dès demain : notre locataire peut arriver d’un moment à l’autre.

– Nous étions pourtant si à l’aise, seuls dans notre maison ! laissa échapper Marthe à demi-voix.

– Bah ! reprit Mouret, un prêtre, ce n’est pas bien gênant. Il vivra chez lui, et nous chez nous. Ces robes noires, ça se cache pour avaler, un verre d’eau... Tu sais si je les aime, moi ! Des fainéants, la plupart... Eh bien ! ce qui m’a décidé à louer, c’est que justement j’ai trouvé un prêtre. Il n’y a rien à craindre pour l’argent avec eux, et on ne les entend pas même mettre leur clef dans la serrure. »

Marthe restait désolée. Elle regardait, autour d’elle, la maison heureuse, baignant dans l’adieu du soleil le jardin, où l’ombre devenait plus grise ; elle regardait ses enfants, son bonheur endormi qui tenait là, dans ce coin étroit.

« Et sais-tu quel est ce prêtre ? reprit-elle.

– Non, mais l’abbé Bourrette a loué en son nom, cela suffit. L’abbé Bourrette est un brave homme... Je sais que notre locataire s’appelle Faujas, l’abbé Faujas, et qu’il vient du diocèse de Besançon. Il n’aura pas pu s’entendre avec son curé ; on l’aura nommé vicaire ici, à Saint-Saturnin. Peut-être qu’il connaît notre évêque, Mgr Rousselot. Enfin, ce ne sont pas nos affaires, tu comprends... Moi, dans tout ceci, je me fie à l’abbé Bourrette. »

Cependant, Marthe ne se rassurait pas. Elle tenait tête à son mari, ce qui lui arrivait rarement.

« Tu as raison, dit-elle, après un court silence, l’abbé est un digne homme. Seulement, je me souviens que, lorsqu’il est venu pour visiter l’appartement, il m’a dit ne pas connaître la personne au nom de laquelle il était chargé de louer. C’est une de ces commissions comme on s’en donne entre prêtres, d’une ville à une autre... Il me semble que tu aurais pu écrire à Besançon, te renseigner, savoir enfin qui tu vas introduire chez toi. »

Mouret ne voulait point s’emporter ; il eut un rire de complaisance.

« Ce n’est pas le diable, peut-être... Te voilà toute tremblante. Je ne te savais pas si superstitieuse que ça. Tu ne crois pas au moins que les prêtres portent malheur, comme on dit. Ils ne portent pas bonheur non plus, c’est vrai. Ils sont comme les autres hommes... Ah bien ! tu verras, lorsque cet abbé sera là, si sa soutane me fait peur !

– Non, je ne suis pas superstitieuse, tu le sais, murmura Marthe. J’ai comme un gros chagrin, voilà tout. »

Il se planta devant elle, il l’interrompit d’un geste brusque.

« C’est assez, n’est-ce pas ? dit-il. J’ai loué, n’en parlons plus. »

Et il ajouta, du ton railleur d’un bourgeois qui croit avoir conclu une bonne affaire :

« Le plus clair, c’est que j’ai loué cent cinquante francs : ce sont cent cinquante francs qui entreront chaque année dans la maison. »

Marthe avait baissé la tête, ne protestant plus que par un balancement vague des mains, fermant doucement les yeux, comme pour ne pas laisser tomber les larmes dont ses paupières étaient toutes gonflées. Elle jeta un regard furtif sur ses enfants, qui, pendant l'explication qu'elle venait d'avoir avec leur père, n'avaient pas paru entendre, habitués sans doute à ces sortes de scènes où se complaisait la verve moqueuse de Mouret.

« Si vous voulez manger maintenant, vous pouvez venir, dit Rose de sa voix maussade, en s'avançant sur le perron.

– C'est cela. Les enfants, à la soupe ! » cria gaiement Mouret, sans paraître garder la moindre méchante humeur.

La famille se leva. Alors Désirée, qui avait gardé sa gravité de pauvre innocente, eut comme un réveil de douleur, en voyant tout le monde se remuer. Elle se jeta au cou de son père, elle balbutia :

« Papa, j'ai un oiseau qui s'est envolé.

– Un oiseau, ma chérie ? Nous le rattraperons. »

Et il la caressait, il se faisait très câlin. Mais il fallut qu'il allât, lui aussi, voir la cage. Quand il ramena l'enfant, Marthe et ses deux fils se trouvaient déjà dans la salle à manger. Le soleil couchant, qui entrait par la fenêtre, rendait toutes gaies les assiettes de porcelaine, les timbales des enfants, la nappe blanche. La pièce était tiède, recueillie, avec l'enfoncement verdâtre du jardin.

Comme Marthe, calmée par cette paix, ôtait en souriant le couvercle de la soupière, un bruit se fit dans le corridor. Rose, effarée, accourut, en balbutiant :

« M. l'abbé Faujas est là. »

Mouret fit un geste de contrariété. Il n'attendait réellement son locataire que le surlendemain, au plus tôt. Il se levait vivement, lorsque l'abbé Faujas parut à la porte, dans le corridor. C'était un homme grand et fort, une face carrée, aux traits larges, au teint terreux. Derrière lui, dans son ombre, se tenait une femme âgée qui lui ressemblait étonnamment, plus petite, l'air plus rude. En voyant la table mise, ils eurent tous les deux un mouvement d'hésitation ; ils reculèrent discrètement, sans se retirer. La haute figure noire du prêtre faisait une tache de deuil sur la gaieté du mur blanchi à la chaux.

« Nous vous demandons pardon de vous déranger, dit-il à Mouret. Nous venons de chez M. l'abbé Bourrette ; il a dû vous prévenir... »

– Mais pas du tout ! s'écria Mouret. L'abbé n'en fait jamais d'autres ; il a toujours l'air de descendre du paradis... Ce matin encore, monsieur, il m'affirmait que vous ne seriez pas ici avant deux jours... Enfin, il va falloir vous installer tout de même. »

L'abbé Faujas s'excusa. Il avait une voix grave, d'une grande douceur dans la chute des phrases. Vraiment, il était désolé d'arriver à un pareil moment. Quand il eut exprimé ses regrets, sans bavardage, en dix paroles nettement choisies, il se tourna pour payer le commissionnaire qui avait apporté sa malle. Ses grosses mains bien faites tirèrent d'un pli de sa soutane une bourse, dont on n'aperçut que les anneaux d'acier ; il fouilla un instant, palpant du bout des doigts, avec précaution, la tête baissée. Puis, sans qu'on eût vu la pièce de monnaie, le commissionnaire s'en alla. Lui, reprit de sa voix polie :

« Je vous en prie, monsieur, remettez-vous à table... Votre domestique nous indiquera l'appartement. Elle m'aidera à monter ceci. »

Il se baissait déjà pour prendre une poignée de la malle. C'était une petite malle de bois, garantie par des coins et des bandes de tôle ; elle paraissait avoir été réparée, sur un des flancs, à l'aide d'une traverse de sapin. Mouret resta surpris, cherchant des yeux les autres bagages du prêtre ; mais il n'aperçut qu'un grand panier, que la dame âgée tenait à deux mains, devant ses jupes, s'entêtant, malgré la fatigue, à ne pas le poser à terre. Sous le couvercle soulevé, parmi des paquets de linge, passaient le coin d'un peigne enveloppé dans du papier, et le cou d'un litre mal bouché.

« Non, non, laissez cela, dit Mouret en poussant légèrement la malle du pied. Elle ne doit pas être lourde ; Rose la montera bien toute seule. »

Il n'eut sans doute pas conscience du secret dédain qui perçait dans ses paroles. La dame âgée le regarda fixement de ses yeux noirs ; puis, elle revint à la salle à manger, à la table servie, qu'elle examinait depuis qu'elle était là. Elle passait d'un objet à l'autre, les lèvres pincées. Elle n'avait pas prononcé une parole. Cependant, l'abbé Faujas consentit à laisser la malle. Dans la poussière jaune du soleil qui entrait par la porte du jardin, sa soutane râpée semblait toute rouge ; des reprises en brodaient les bords ; elle était très propre, mais si mince, si lamentable, que Marthe, restée assise

jusque-là avec une sorte de réserve inquiète, se leva à son tour. L'abbé, qui n'avait jeté sur elle qu'un coup d'œil rapide, aussitôt détourné, la vit quitter sa chaise, bien qu'il ne parût nullement la regarder.

« Je vous en prie, répéta-t-il, ne vous dérangez pas ; nous serions désolés de troubler votre dîner.

– Eh bien ! c'est cela, dit Mouret, qui avait faim. Rose va vous conduire. Demandez-lui tout ce dont vous aurez besoin... Installez-vous, installez-vous à votre aise. »

L'abbé Faujas, après avoir salué, se dirigeait déjà vers l'escalier, lorsque Marthe s'approcha de son mari, en murmurant :

« Mais, mon ami, tu ne songes pas...

– Quoi donc ? demanda-t-il, voyant qu'elle hésitait.

– Les fruits, tu sais bien.

– Ah ! diantre ! c'est vrai, il y a les fruits », dit-il d'un ton consterné.

Et, comme l'abbé Faujas revenait, l'interrogeant du regard :

« Je suis vraiment bien contrarié, monsieur, reprit-il. Le père Bourrette est sûrement un digne homme, seulement il est fâché que vous l'ayez chargé de votre affaire... Il n'a pas pour deux liards de tête... Si nous avions su, nous aurions tout préparé. Au lieu que nous voilà maintenant avec un déménagement à faire... Vous comprenez, nous utilisons les chambres. Il y a là-haut, sur le plancher, toute notre récolte de fruits, des figues, des pommes, du raisin... »

Le prêtre l'écoutait avec une surprise que sa grande politesse ne réussissait plus à cacher.

« Oh ! mais ça ne sera pas long, continua Mouret. En dix minutes, si vous voulez bien prendre la peine d'attendre, Rose va débarrasser vos chambres. »

Une vive inquiétude grandissait sur le visage terreux de l'abbé.

« Le logement est meublé, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Du tout, il n'y a pas un meuble ; nous ne l'avons jamais habité. » Alors, le prêtre perdit son calme ; une lueur passa dans ses yeux gris. Il s'écria avec une violence contenue :

« Comment ! mais j'avais formellement recommandé dans ma lettre de louer un logement meublé. Je ne pouvais pas apporter des meubles dans ma malle, bien sûr.

– Hein ! qu'est-ce que je disais ? cria Mouret d'un ton plus haut. Ce Bourrette est incroyable... Il est venu, monsieur, et il a vu certainement les pommes, puisqu'il en a même pris une dans la main, en déclarant qu'il avait rarement admiré une aussi belle pomme. Il a dit que tout lui semblait très bien, que c'était ça qu'il fallait, et qu'il louait. »

L'abbé Faujas n'écoutait plus ; tout un flot de colère était monté à ses joues. Il se tourna, il balbutia, d'une voix anxieuse :

« Mère, vous entendez ? il n'y a pas de meubles. »

La vieille dame, serrée dans son mince châle noir, venait de visiter le rez-de-chaussée, à petits pas furtifs, sans lâcher son panier. Elle s'était avancée jusqu'à la porte de la cuisine, en avait inspecté les quatre murs ; puis, revenant sur le perron, elle avait lentement, d'un regard, pris possession du jardin. Mais la salle à manger surtout l'intéressait ; elle se tenait de nouveau debout, en face de la table servie, regardant fumer la soupe, lorsque son fils lui répéta :

« Entendez-vous, mère ? il va falloir aller à l'hôtel. »

Elle leva la tête sans répondre ; toute sa face refusait de quitter cette maison, dont elle connaissait déjà les moindres coins. Elle eut un imperceptible haussement d'épaules, les yeux vagues, allant de la cuisine au jardin et du jardin à la salle à manger.

Mouret, cependant, s'impatientait. Voyant que ni la mère ni le fils ne paraissaient décidés à quitter la place, il reprit :

« C'est que nous n'avons pas de lits, malheureusement... Il y a bien, au grenier, un lit de sangle, dont madame, à la rigueur, pourrait s'accommoder jusqu'à demain ; seulement, je ne vois pas trop sur quoi coucherait monsieur l'abbé. »

Alors Mme Faujas ouvrit enfin les lèvres ; elle dit d'une voix brève, au timbre un peu rauque :

« Mon fils prendra le lit de sangle... Moi, je n'ai besoin que d'un matelas par terre, dans un coin. »

L'abbé approuva cet arrangement d'un signe de tête. Mouret allait se récrier, chercher autre chose ; mais, devant l'air satisfait de ses nouveaux locataires, il se tut, se contentant d'échanger avec sa femme un regard d'étonnement.

« Demain il fera jour, dit-il avec sa pointe de moquerie bourgeoise ; vous pourrez vous meubler comme vous l'entendrez. Rose va monter enlever les fruits et faire les lits. Si vous voulez attendre un instant sur la terrasse... Allons, donnez deux chaises, mes enfants. »

Les enfants, depuis l'arrivée du prêtre et de sa mère, étaient demeurés tranquillement assis devant la table. Ils les examinaient curieusement.

L'abbé n'avait pas semblé les apercevoir ; mais Mme Faujas s'était arrêtée un instant à chacun d'eux, les dévisageant, comme pour pénétrer d'un coup dans ces jeunes têtes. En entendant les paroles de leur père, ils s'empressèrent tous trois et sortirent des chaises.

La vieille dame ne s'assit pas. Comme Mouret se tournait, ne l'apercevant plus, il la vit plantée devant une des fenêtres entrebâillées du salon ; elle allongeait le cou, elle achevait son inspection, avec l'aisance tranquille d'une personne qui visite une propriété à vendre. Au moment où Rose soulevait la petite malle, elle rentra dans le vestibule, en disant simplement :

« Je monte l'aider. »

Et elle monta derrière la domestique. Le prêtre ne tourna pas même la tête ; il souriait aux trois enfants, restés debout devant lui. Son visage avait une expression de grande douceur, quand il voulait, malgré la dureté du front et les plis rudes de la bouche.

« C'est toute votre famille, madame ? demanda-t-il à Marthe, qui s'était approchée.

– Oui, monsieur », répondit-elle, gênée par le regard clair qu'il fixait sur elle.

Mais il regarda de nouveau les enfants, il continua :

« Voilà deux grands garçons qui seront bientôt des hommes... Vous avez fini vos études, mon ami ? »

Il s'adressait à Serge. Mouret coupa la parole à l'enfant.

« Celui-ci a fini, bien qu'il soit le cadet. Quand je dis qu'il a fini, je veux dire qu'il est bachelier, car il est rentré au collège pour faire une année de philosophie : c'est le savant de la famille... L'autre, l'aîné, ce grand dadais ne vaut pas grand-chose, allez. Il s'est déjà fait refuser deux fois au baccalauréat, et vaurien avec cela, toujours le nez en l'air, toujours polissonnant. »

Octave écoutait ces reproches en souriant, tandis que Serge avait baissé la tête sous les

éloges. Faujas parut un instant encore les étudier en silence ; puis, passant à Désirée, retrouvant son air tendre :

« Mademoiselle, demanda-t-il, me permettrez-vous d'être votre ami ? »

Elle ne répondit pas ; elle vint, presque effrayée, se cacher le visage contre l'épaule de sa mère. Celle-ci, au lieu de lui dégager la face, la serra davantage, en lui passant un bras à la taille.

« Excusez-la, dit-elle avec quelque tristesse ; elle n'a pas la tête forte, elle est restée petite fille... C'est une innocente... Nous ne la tourmentons pas pour apprendre. Elle a quatorze ans, et elle ne sait encore qu'aimer les bêtes. »

Désirée, sous les caresses de sa mère, s'était rassurée ; elle avait tourné la tête, elle souriait. Puis, d'un air hardi :

« Je veux bien que vous soyez mon ami... Seulement vous ne faites jamais de mal aux mouches, dites ? »

Et, comme tout le monde s'égayait autour d'elle :

« Octave les écrase, les mouches, continua-t-elle gravement. C'est très mal. »

L'abbé Faujas s'était assis. Il semblait très las. Il s'abandonna un moment à la paix tiède de la terrasse, promenant ses regards ralentis sur le jardin, sur les arbres des propriétés voisines. Ce grand calme, ce coin désert de petite ville, lui causaient une sorte de surprise. Son visage se tacha de plaques sombres.

« On est très bien ici », murmura-t-il.

Puis il garda le silence, comme absorbé et perdu. Il eut un léger sursaut, lorsque Mouret lui dit avec un rire :

« Si vous le permettez, maintenant, monsieur, nous allons nous mettre à table. »

Et, sur le regard de sa femme :

« Vous devriez faire comme nous, accepter une assiette de soupe. Cela vous éviterait d'aller dîner à l'hôtel... Ne vous gênez pas, je vous en prie.

– Je vous remercie mille fois, nous n'avons besoin de rien », répondit l'abbé d'un ton d'extrême politesse, qui n'admettait pas une seconde invitation.

Alors, les Mouret retournèrent dans la salle à manger, où ils s'attablèrent. Marthe servit la soupe. Il y eut bientôt un tapage réjouissant de cuillers. Les enfants jasaient. Désirée eut des rires clairs, en écoutant une histoire que son père racontait, enchanté d'être enfin à table. Cependant, l'abbé Faujas, qu'ils avaient oublié, restait assis sur la terrasse, immobile, en face du soleil couchant. Il ne tournait pas la tête ; il semblait ne pas entendre. Comme le soleil allait disparaître, il se découvrit, étouffant sans doute. Marthe, placée devant la fenêtre, aperçut sa grosse tête nue, aux cheveux courts, grisonnant déjà vers les tempes. Une dernière lueur rouge alluma ce crâne rude de soldat, où la tonsure était comme la cicatrice d'un coup de massue ; puis, la lueur s'éteignit, le prêtre, entrant dans l'ombre, ne fut plus qu'un profil noir sur la cendre grise du crépuscule.

Ne voulant pas appeler Rose, Marthe alla chercher elle-même une lampe et servit le premier plat. Comme elle revenait de la cuisine, elle rencontra, au pied de l'escalier, une femme qu'elle ne reconnut pas d'abord. C'était Mme Faujas. Elle avait mis un bonnet de linge ; elle ressemblait à une servante, avec sa robe de cotonnade, serrée au corsage par un fichu jaune, noué derrière la taille ; et, les poignets nus, encore toute soufflante de la besogne qu'elle venait de faire, elle tapait ses gros souliers lacés sur le dallage du corridor.

« Voilà qui est fait, n'est-ce pas, madame ? lui dit Marthe en souriant.

– Oh ! une misère, répondit-elle ; en deux coups de poing, l'affaire a été bâclée. »

Elle descendit le perron, elle radoucit sa voix :

« Ovide, mon enfant, veux-tu monter ? Tout est prêt là-haut. »

Elle dut toucher son fils à l'épaule pour le tirer de sa rêverie. L'air fraîchissait. Il frissonna, il la suivit sans parler. Comme il passait devant la porte de la salle à manger, tout blanche de la clarté vive de la lampe, toute bruyante du bavardage des enfants, il allongea la tête, disant de sa voix souple :

« Permettez-moi de vous remercier encore et de nous excuser de tout ce dérangement... Nous sommes confus... »

– Mais non, mais non ! cria Mouret ; c'est nous autres qui sommes désolés de n'avoir pas mieux à vous offrir pour cette nuit. »

Le prêtre salua, et Marthe rencontra de nouveau ce regard clair, ce regard d'aigle qui l'avait émotionnée. Il semblait qu'au fond de l'œil, d'un gris morne d'ordinaire, une flamme passât brusquement, comme ces lampes qu'on promène derrière les façades endormies des maisons.

« Il a l'air de ne pas avoir froid aux yeux, le curé, dit railleusement Mouret, quand la mère et le fils ne furent plus là.

– Je les crois peu heureux, murmura Marthe.

– Pour ça, il n'apporte certainement pas le Pérou dans sa malle... Elle est lourde, sa malle ! Je l'aurais soulevée du bout de mon petit doigt. »

Mais il fut interrompu dans son bavardage par Rose, qui venait de descendre l'escalier en courant, afin de raconter les choses surprenantes qu'elle avait vues.

« Ah ! bien, dit-elle en se plantant devant la table où mangeaient ses maîtres, en voilà une gaillarde ! Cette dame a au moins soixante-cinq ans, et ça ne paraît guère, allez ! Elle vous bouscule, elle travaille comme un cheval.

– Elle t'a aidée à déménager les fruits ? demanda curieusement Mouret.

– Je crois bien, monsieur. Elle emportait les fruits comme ça, dans son tablier ; des charges à tout casser. Je me disais : « Bien sûr, la robe va y rester. » Mais pas du tout ; c'est de l'étoffe solide, de l'étoffe comme j'en porte moi-même. Nous avons dû faire plus de dix voyages. Moi, j'avais les bras rompus. Elle bougonnait, disant que ça ne marchait pas. Je crois que je l'ai entendue jurer, sauf votre respect. »

Mouret semblait s'amuser beaucoup.

« Et les lits ? reprit-il.

– Les lits, c'est elle qui les a faits... Il faut la voir retourner un matelas. Ça ne pèse pas lourd, je vous en réponds ; elle le prend par un bout, le jette en l'air comme une plume... Avec ça, très soigneuse. Elle a bordé le lit de sangle, comme un dodo d'enfant. Elle aurait eu à coucher l'enfant Jésus, qu'elle n'aurait pas tiré les draps avec plus de dévotion... Des quatre couvertures, elle en a mis trois sur le lit de sangle. C'est comme des oreillers : elle n'en a pas voulu pour elle ; son fils a les deux.

– Alors elle va coucher par terre ?

– Dans un coin, comme un chien. Elle a jeté un matelas sur le plancher de l'autre chambre, en disant qu'elle allait dormir là, mieux que dans le paradis. Jamais je n'ai pu la décider à s'arranger plus proprement. Elle prétend qu'elle n'a jamais froid et que sa tête est trop dure pour craindre le carreau... Je leur ai donné de l'eau et du sucre, comme madame me l'avait recommandé, et voilà... N'importe, ce sont de drôles de

gens. »

Rose acheva de servir le dîner. Les Mouret, ce soir-là, firent traîner le repas. Ils causèrent longuement des nouveaux locataires. Dans leur vie d'une régularité d'horloge, l'arrivée de ces deux personnes étrangères était un gros événement. Ils en parlaient comme d'une catastrophe, avec ces minuties de détails qui aident à tuer les longues soirées de province. Mouret, particulièrement, se plaisait aux commérages de petite ville. Au dessert, les coudes sur la table, dans la tiédeur de la salle à manger, il répéta pour la dixième fois, de l'air satisfait d'un homme heureux :

« Ce n'est pas un beau cadeau que Besançon fait à Plassans... Avez-vous vu le derrière de sa soutane, quand il s'est tourné ?... Ça m'étonnerait beaucoup, si les dévotes couraient après celui-là. Il est trop râpé ; les dévotes aiment les jolis curés.

– Sa voix a de la douceur, dit Marthe, qui était indulgente.

– Pas lorsqu'il est en colère, toujours, reprit Mouret. Vous ne l'avez donc pas entendu se fâcher, quand il a su que l'appartement n'était pas meublé ? C'est un rude homme ; il ne doit pas flâner dans les confessionnaux, allez ! Je suis bien curieux de savoir comment il va se meubler, demain. Pourvu qu'il me paye, au moins. Tant pis ! je m'adresserai à l'abbé Bourrette ; je ne connais que lui. »

On était peu dévot dans la famille. Les enfants eux-mêmes se moquèrent de l'abbé et de sa mère. Octave imita la vieille dame, lorsqu'elle allongeait le cou pour voir au fond des pièces, ce qui fit rire Désirée.

Serge, plus grave, défendit « ces pauvres gens ». D'ordinaire, à dix heures précises, lorsqu'il ne faisait pas sa partie de piquet, Mouret prenait un bougeoir et allait se coucher ; mais, ce soir-là, à onze heures, il tenait encore bon contre le sommeil. Désirée avait fini par s'endormir, la tête sur les genoux de Marthe. Les deux garçons étaient montés dans leur chambre. Mouret bavardait toujours, seul en face de sa femme.

« Quel âge lui donnes-tu ? demanda-t-il brusquement.

– A qui ? dit Marthe, qui commençait, elle aussi, à s'assoupir.

– A l'abbé, parbleu ! Hein ? entre quarante et quarante-cinq ans, n'est-ce pas ? C'est un beau gaillard. Si ce n'est pas dommage que ça porte la soutane ! Il aurait fait un fameux carabinier. »

Puis, au bout d'un silence, parlant seul, continuant à voix haute des réflexions qui le rendaient tout songeur :

« Ils sont arrivés par le train de six heures trois quarts. Ils n'ont donc eu que le temps de passer chez l'abbé Bourrette et de venir ici... Je parie qu'ils n'ont pas dîné. C'est clair. Nous les aurions bien vus sortir pour aller à l'hôtel... Ah ! par exemple, ça me ferait plaisir de savoir où ils ont pu manger. »

Rose, depuis un instant, rôdait dans la salle à manger, attendant que ses maîtres allassent se coucher, pour fermer les portes et les fenêtres.

« Moi je le sais, où ils ont mangé », dit-elle.

Et comme Mouret se tournait vivement :

« Oui, j'étais remontée pour voir s'ils ne manquaient de rien. N'entendant pas de bruit, je n'ai point osé frapper ; j'ai regardé par la serrure.

– Mais c'est mal, très mal, interrompit Marthe sévèrement. Vous savez bien, Rose, que je n'aime point cela.

– Laisse donc, laisse donc ! s'écria Mouret, qui, dans d'autres circonstances, se serait

emporté contre la curieuse. Vous avez regardé par la serrure ?

– Oui, monsieur, c'était pour le bien.

– Évidemment... Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

– Eh bien ! donc, monsieur, ils mangeaient... Je les ai vus qui mangeaient sur le coin du lit de sangle. La vieille avait étalé une serviette. Chaque fois qu'ils se servaient du vin, ils recouchaient le litre bouché contre l'oreiller.

– Mais que mangeaient-ils ?

– Je ne sais pas au juste, monsieur. Ça m'a paru un reste de pâté, dans un journal. Ils avaient aussi des pommes, des petites pommes de rien du tout.

– Et ils causaient, n'est-ce pas ? Vous avez entendu ce qu'ils disaient ?

– Non, monsieur, ils ne causaient pas... Je suis restée un bon quart d'heure à les regarder. Ils ne disaient rien, pas ça, tenez ! Ils mangeaient, ils mangeaient ! »

Marthe s'était levée, réveillant Désirée, faisant mine de monter ; la curiosité de son mari la blessait. Celui-ci se décida enfin à se lever également ; tandis que la vieille Rose, qui était dévote, continuait d'une voix plus basse :

« Le pauvre cher homme devait avoir joliment faim... Sa mère lui passait les plus gros morceaux et le regardait avaler avec un plaisir... Enfin, il va dormir dans des draps bien blancs. A moins que l'odeur des fruits ne l'incommode. C'est que ça ne sent pas bon dans la chambre ; vous savez, cette odeur aigre des poires et des pommes. Et pas un meuble, rien que le lit dans un coin. Moi, j'aurais peur, je garderais la lumière toute la nuit. »

Mouret avait pris son bougeoir. Il resta un instant debout devant Rose, résumant la soirée dans ce mot de bourgeois tiré de ses idées accoutumées :

« C'est extraordinaire. »

Puis, il rejoignit sa femme au pied de l'escalier. Elle était couchée, elle dormait déjà, qu'il écoutait encore les bruits légers qui venaient de l'étage supérieur. La chambre de l'abbé était juste au-dessus de la sienne. Il l'entendit ouvrir doucement la fenêtre, ce qui l'intrigua beaucoup. Il leva la tête de l'oreiller, luttant désespérément contre le sommeil, voulant savoir combien de temps le prêtre resterait à la fenêtre. Mais le sommeil fut le plus fort ; Mouret ronflait à poings fermés, avant d'avoir pu saisir de nouveau le sourd grincement de l'espagnolette.

En haut, à la fenêtre, l'abbé Faujas, tête nue, regardait la nuit noire. Il demeura longtemps là, heureux d'être enfin seul, s'absorbant dans ces pensées qui lui mettaient tant de dureté au front. Sous lui, il sentait le sommeil tranquille de cette maison où il était depuis quelques heures, l'haleine pure des enfants, le souffle honnête de Marthe, la respiration grosse et régulière de Mouret. Et il y avait un mépris dans le redressement de son cou de lutteur, tandis qu'il levait la tête comme pour voir au loin, jusqu'au fond de la petite ville endormie. Les grands arbres du jardin de la sous-préfecture faisaient une masse sombre, les poiriers de M. Rastoil allongeaient des membres maigres et tordus ; puis, ce n'était plus qu'une mer de ténèbres, un néant, dont pas un bruit ne montait. La ville avait une innocence de fille au berceau.

L'abbé Faujas tendit les bras d'un air de défi ironique, comme s'il voulait prendre Plassans pour l'étouffer d'un effort contre sa poitrine robuste. Il murmura :

« Et ces imbéciles qui souriaient, ce soir, en me voyant traverser leurs rues ! »

Chapitre

Le lendemain, Mouret passa la matinée à épier son nouveau locataire. Cet espionnage allait emplir les heures vides qu'il passait au logis à tatillonner, à ranger les objets qui traînaient, à chercher des querelles à sa femme et à ses enfants. Désormais, il aurait une occupation, un amusement, qui le tirerait de sa vie de tous les jours. Il n'aimait pas les curés, comme il le disait, et le premier prêtre qui tombait dans son existence l'intéressait à un point extraordinaire. Ce prêtre apportait chez lui une odeur mystérieuse, un inconnu presque inquiétant. Bien qu'il fit l'esprit fort, qu'il se déclarât voltairien, il avait en face de l'abbé tout un étonnement, un frisson de bourgeois, où perçait une pointe de curiosité gaillarde.

Pas un bruit ne venait du second étage. Mouret écouta attentivement dans l'escalier, il se hasarda même à monter au grenier. Comme il ralentissait le pas en longeant le corridor, un frôlement de pantoufles qu'il crut entendre derrière la porte l'émotionna extrêmement. N'ayant rien pu surprendre de net, il descendit au jardin, se promena sous la tonnelle du fond, levant les yeux, cherchant à voir par les fenêtres ce qui se passait dans les pièces.

Mais il n'aperçut pas même l'ombre de l'abbé. Mme Faujas, qui n'avait sans doute point de rideaux, avait tendu, en attendant, des draps de lit derrière les vitres.

Au déjeuner, Mouret parut très vexé.

« Est-ce qu'ils sont morts, là-haut ? dit-il en coupant du pain aux enfants. Tu ne les as pas entendus remuer, toi, Marthe ? »

– Non, mon ami ; je n'ai pas fait attention. »

Rose cria de la cuisine :

« Il y a beau temps qu'ils ne sont plus là ; s'ils courent toujours, ils sont loin. »

Mouret appela la cuisinière et la questionna minutieusement.

« Ils sont sortis, monsieur : la mère d'abord, le curé ensuite. Je ne les aurais pas vus, tant ils marchent doucement, si leurs ombres n'avaient passé sur le carreau de ma cuisine, quand ils ont ouvert la porte... J'ai regardé dans la rue, pour voir ; mais ils avaient filé, et raide, je vous en réponds.

– C'est bien surprenant... Mais où étais-je donc ? »

– Je crois que monsieur était au fond du jardin, à voir les raisins de la tonnelle. »

Cela acheva de mettre Mouret d'une exécrationnelle humeur. Il déblatéra contre les prêtres : c'étaient tous des cachottiers ; ils étaient dans un tas de manigances, auxquelles le diable ne reconnaîtrait rien ; ils affectaient une pruderie ridicule, à ce point que personne n'avait jamais vu un prêtre se débarbouiller. Il finit par se repentir d'avoir loué à cet abbé qu'il ne connaissait pas.

« C'est ta faute, aussi ! » dit-il à sa femme, en se levant de table.

Marthe allait protester, lui rappeler leur discussion de la veille ; mais elle leva les yeux, le regarda et ne dit rien. Lui, cependant, ne se décidait pas à sortir, comme il en avait l'habitude. Il allait et venait, de la salle à manger au jardin, furetant, prétendant

que tout traînait, que la maison était au pillage ; puis, il se fâcha contre Serge et Octave, qui, disait-il, étaient partis une demi-heure trop tôt pour le collègue.

« Est-ce que papa ne sort pas ? demanda Désirée à l'oreille de sa mère. Il va bien nous ennuyer, s'il reste. »

Marthe la fit taire. Mouret parla enfin d'une affaire qu'il devait terminer dans la journée. Il n'avait pas un moment, il ne pouvait pas même se reposer un jour chez lui, lorsqu'il en éprouvait le besoin. Il partit, désolé de ne pas demeurer là, aux aguets.

Le soir, quand il rentra, il avait toute une fièvre de curiosité.

« Et l'abbé ? » demanda-t-il, avant même d'ôter son chapeau.

Marthe travaillait à sa place ordinaire, sur la terrasse. « L'abbé ? répéta-t-elle avec quelque surprise. Ah ! oui, l'abbé... Je ne l'ai pas vu, je crois qu'il s'est installé. Rose m'a dit qu'on avait apporté des meubles.

– Voilà ce que je craignais, s'écria Mouret. J'aurais voulu être là ; car, enfin, les meubles sont ma garantie... Je savais bien que tu ne bougerais pas de ta chaise. Tu es une pauvre tête, ma bonne... Rose ! Rose ! »

Et lorsque la cuisinière fut là :

« On a apporté des meubles pour les gens du second ?

– Oui, monsieur, dans une petite carriole. J'ai reconnu la carriole de Bergasse, le revendeur du marché. Allez, il n'y en avait pas lourd. Mme Faujas suivait. En montant la rue Balande, elle a même donné un coup de main à l'homme qui poussait.

– Vous avez vu les meubles, au moins ; vous les avez comptés ?

– Certainement, monsieur ; je m'étais mise sur la porte. Ils ont tous passé devant moi, ce qui même n'a pas paru faire plaisir à Mme Faujas. Attendez... On a d'abord monté un lit de fer, puis une commode, deux tables, quatre chaises... Ma foi, c'est tout... Et des meubles pas neufs. Je n'en donnerais pas trente écus.

– Mais il fallait avertir madame ; nous ne pouvons pas louer dans des conditions pareilles... Je vais de ce pas m'expliquer avec l'abbé Bourrette. »

Il se fâchait, il sortait, lorsque Marthe réussit à l'arrêter net, en disant :

« Écoute donc, j'oubliais... Ils ont payé six mois à l'avance.

– Ah ! ils ont payé ? balbutia-t-il d'un ton presque fâché.

– Oui, c'est la vieille dame qui est descendue et qui m'a remis ceci. »

Elle fouilla dans sa table à ouvrage, elle donna à son mari soixante-quinze francs en pièces de cent sous, enveloppées soigneusement dans un morceau de journal. Mouret compta l'argent, en murmurant.

« S'ils payent, ils sont bien libres... N'importe, ce sont de drôles de gens. Tout le monde ne peut pas être riche, c'est sûr ; seulement, ce n'est pas une raison, quand on n'a pas le sou, pour se donner ainsi des allures suspectes.

– Je voulais te dire aussi, reprit Marthe en le voyant calmé : la vieille dame m'a demandé si nous étions disposés à lui céder le lit de sangle ; je lui ai répondu que nous n'en faisons rien, qu'elle pouvait le garder tant qu'elle voudrait.

– Tu as bien fait, il faut les obliger... Moi, je te l'ai dit, ce qui me contrarie avec ces diables de curés, c'est qu'on ne sait jamais ce qu'ils pensent ni ce qu'ils font. A part cela, il y a souvent des hommes très honorables parmi eux. »

L'argent paraissait l'avoir consolé. Il plaisanta, tourmenta Serge sur la relation des Missions en Chine, qu'il lisait dans ce moment. Pendant le dîner, il affecta de ne plus s'occuper des gens du second. Mais, Octave ayant raconté qu'il avait vu l'abbé Faujas

sortir de l'évêché, Mouret ne put se tenir davantage. Au dessert, il reprit la conversation de la veille. Puis, il eut quelque honte. Il était d'esprit fin, sous son épaisseur de commerçant retiré ; il avait surtout un grand bon sens, une droiture de jugement qui lui faisait, le plus souvent, trouver le mot juste, au milieu des commérages de la province.

« Après tout, dit-il en allant se coucher, ce n'est pas bien de mettre son nez dans les affaires des autres... L'abbé peut faire ce qu'il lui plaît. C'est ennuyeux de toujours causer de ces gens ; moi, je m'en lave les mains maintenant. »

Huit jours se passèrent. Mouret avait repris ses occupations habituelles ; il rôdait dans la maison, discutait avec les enfants, passait ses après-midi au-dehors à conclure pour le plaisir des affaires dont il ne parlait jamais, mangeait et dormait en homme pour qui l'existence est une pente douce, sans secousses ni surprises d'aucune sorte. Le logis semblait mort de nouveau. Marthe était à sa place accoutumée, sur la terrasse, devant la petite table à ouvrage. Désirée jouait, à son côté. Les deux garçons ramenaient aux mêmes heures la même turbulence. Et Rose, la cuisinière, se fâchait, grondait contre tout le monde ; tandis que le jardin et la salle à manger gardaient leur paix endormie.

« Ce n'est pas pour dire, répétait Mouret à sa femme, mais tu vois bien que tu te trompais en croyant que cela dérangerait notre existence, de louer le second. Nous sommes plus tranquilles qu'auparavant, la maison est plus petite et plus heureuse. »

Et il levait parfois les yeux vers les fenêtres du second étage, que Mme Faujas, dès le deuxième jour, avait garnies de gros rideaux de coton. Pas un pli de ces rideaux ne bougeait. Ils avaient un air béat, une de ces pudeurs de sacristie, rigides et froides. Derrière eux, semblaient s'épaissir un silence, une immobilité de cloître. De loin en loin, les fenêtres étaient entrouvertes, laissant voir, entre les blancheurs des rideaux, l'ombre des hauts plafonds. Mais Mouret avait beau se mettre aux aguets, jamais il n'apercevait la main qui ouvrait et qui fermait ; il n'entendait même pas le grincement de l'espagnolette. Aucun bruit humain ne descendait de l'appartement.

Au bout de la première semaine, Mouret n'avait pas encore revu l'abbé Faujas. Cet homme qui vivait à côté de lui, sans qu'il pût seulement apercevoir son ombre, finissait par lui donner une sorte d'inquiétude nerveuse. Malgré les efforts qu'il faisait pour paraître indifférent, il retomba dans ses interrogations, il commença une enquête.

« Tu ne le vois donc pas, toi ? demanda-t-il à sa femme.

– J'ai cru l'apercevoir hier, quand il est rentré ; mais je ne suis pas bien sûre... Sa mère porte toujours une robe noire ; c'était peut-être elle. »

Et comme il la pressait de questions, elle lui dit ce qu'elle savait.

« Rose assure qu'il sort tous les jours ; il reste même longtemps dehors... Quant à la mère, elle est réglée comme une horloge ; elle descend le matin, à sept heures, pour faire ses provisions. Elle a un grand panier, toujours fermé, dans lequel elle doit tout apporter : le charbon, le pain, le vin, la nourriture, car on ne voit jamais aucun fournisseur venir chez eux... Ils sont très polis, d'ailleurs. Rose dit qu'ils la saluent, lorsqu'ils la rencontrent. Mais, le plus souvent, elle ne les entend seulement pas descendre l'escalier. »

« Ils doivent faire une drôle de cuisine, là-haut », murmura Mouret, auquel ces renseignements n'apprenaient rien.

Un autre soir, Octave ayant dit qu'il avait vu l'abbé Faujas entrer à Saint-Saturnin, son père lui demanda quelle tournure il avait, comment les passants le regardaient, ce qu'il

devait aller faire à l'église.

« Ah ! vous être trop curieux, s'écria le jeune homme en riant... Il n'était pas beau au soleil, avec sa soutane toute rouge, voilà ce que je sais. J'ai même remarqué qu'il marchait le long des maisons, dans le filet d'ombre, où la soutane semblait plus noire. Allez, il n'a pas l'air fier, il baisse la tête, il trotte vite... Il y a deux filles qui se sont mises à rire, quand il a traversé la place. Lui, levant la tête, les a regardées avec beaucoup de douceur, n'est-ce pas, Serge ? »

Serge raconta à son tour que plusieurs fois, en rentrant du collège, il avait accompagné de loin l'abbé Faujas, qui revenait de Saint-Saturnin. Il traversait les rues sans parler à personne ; il semblait ne pas connaître âme qui vive, et avoir quelque honte de la sourde moquerie qu'il sentait autour de lui.

« Mais on cause donc de lui dans la ville ? demanda Mouret, au comble de l'intérêt.

– Moi, personne ne m'a parlé de l'abbé, répondit Octave.

– Si, reprit Serge, on cause de lui. Le neveu de l'abbé Bourrette m'a dit qu'il n'était pas très bien vu à l'église ; on n'aime pas ces prêtres qui viennent de loin. Puis, il a l'air si malheureux... Quand on sera habitué à lui, on le laissera tranquille, ce pauvre homme. Dans les premiers temps, il faut bien qu'on sache. »

Alors, Marthe recommanda aux deux jeunes gens de ne pas répondre, si on les interrogeait au-dehors sur le compte de l'abbé.

« Ah ! ils peuvent répondre, s'écria Mouret. Ce n'est bien sûr pas ce que nous savons sur lui qui le compromettra. »

A partir de ce moment, avec la meilleure foi du monde et sans songer à mal, il fit de ses enfants des espions qu'il attacha aux talons de l'abbé. Octave et Serge durent lui répéter tout ce qui se disait dans la ville, ils reçurent aussi l'ordre de suivre le prêtre, quand ils le rencontreraient. Mais cette source de renseignements fut vite tarie. La sourde rumeur occasionnée par la venue d'un vicaire étranger au diocèse s'était apaisée. La ville semblait avoir fait grâce « au pauvre homme », à cette soutane râpée qui se glissait dans l'ombre de ses ruelles ; elle ne gardait pour lui qu'un grand dédain. D'autre part, le prêtre se rendait directement à la cathédrale, et en revenait, en passant toujours par les mêmes rues. Octave disait en riant qu'il comptait les pavés.

A la maison, Mouret voulut utiliser Désirée, qui ne sortait jamais. Il l'emmenait, le soir, au fond du jardin, l'écoutant bavarder sur ce qu'elle avait fait, sur ce qu'elle avait vu, dans la journée ; il tâchait de la mettre sur le chapitre des gens du second.

« Écoute, lui dit-il un jour, demain, quand la fenêtre sera ouverte, tu jetteras ta balle dans la chambre, et tu monteras la demander. »

Le lendemain, elle jeta sa balle ; mais elle n'était pas au perron que la balle, renvoyée par une main invisible, vint rebondir sur la terrasse. Son père, qui avait compté sur la gentillesse de l'enfant pour renouer des relations rompues dès le premier jour, désespéra alors de la partie ; il se heurtait évidemment à une volonté bien nette prise par l'abbé de se tenir barricadé chez lui. Cette lutte ne faisait que rendre sa curiosité plus ardente. Il en vint à commérer dans les coins avec la cuisinière, au vif déplaisir de Marthe, qui lui fit des reproches sur son peu de dignité ; mais il s'emporta, il mentit. Comme il se sentait dans son tort, il ne causa plus des Faujas avec Rose qu'en cachette.

Un matin, Rose lui fit signe de la suivre dans sa cuisine.

« Ah bien ! monsieur, dit-elle en fermant la porte, il y a plus d'une heure que je vous

guette descendre de votre chambre.

– Est-ce que tu as appris quelque chose ?

– Vous allez voir... Hier soir, j'ai causé plus d'une heure avec Mme Faujas. »

Mouret eut un tressaillement de joie. Il s'assit sur une chaise dépaillée de la cuisine, au milieu des torchons et des épluchures de la veille. « Dis vite, dis vite, murmura-t-il.

– Donc, reprit la cuisinière, j'étais sur la porte de la rue à dire bonsoir à la bonne de M. Rastoil, lorsque Mme Faujas est descendue pour vider un seau d'eau sale dans le ruisseau. Au lieu de remonter tout de suite sans tourner la tête, comme elle fait d'habitude, elle est restée là, un instant, à me regarder. Alors j'ai cru comprendre qu'elle voulait causer ; je lui ai dit qu'il avait fait beau dans la journée, que le vin serait bon... Elle répondait : « Oui, oui », sans se presser, de la voix indifférente d'une femme qui n'a pas de terre et que ces choses-là n'intéressent point. Mais elle avait posé son seau, elle ne s'en allait point ; elle s'était même adossée contre le mur, à côté de moi...

– Enfin, qu'est-ce qu'elle t'a conté ? demanda Mouret, que l'impatience torturait.

– Vous comprenez, je n'ai pas été assez bête pour l'interroger ; elle aurait filé... Sans en avoir l'air, je l'ai mise sur les choses qui pouvaient la toucher. Comme le curé de Saint-Saturnin, ce brave M. Compan, est venu à passer, je lui ai dit qu'il était bien malade, qu'il n'en avait pas pour longtemps, qu'on le remplacerait difficilement à la cathédrale. Elle était devenue tout oreilles, je vous assure. Elle m'a même demandé quelle maladie avait M. Compan. Puis, de fil en aiguille, je lui ai parlé de notre évêque. C'est un bien brave homme que Mgr Rousselot. Elle ignorait son âge. Je lui ai dit qu'il a soixante ans, qu'il est bien douillet, lui aussi, qu'il se laisse un peu mener par le bout du nez. On cause assez de M. Fenil, le grand vicaire, qui fait tout ce qu'il veut à l'évêché !... Elle était prise, la vieille ; elle serait restée là, dans la rue, jusqu'au lendemain matin. »

Mouret eut un geste désespéré.

« Dans tout cela, s'écria-t-il, je vois que tu causais toute seule... Mais elle, elle, que t'a-t-elle dit ?

– Attendez donc, laissez-moi achever, continua Rose tranquillement. J'arrivais à mon but... Pour l'inviter à se confier, j'ai fini par lui parler de nous. J'ai dit que vous étiez monsieur François Mouret, un ancien négociant de Marseille, qui, en quinze ans, a su gagner une fortune dans le commerce des vins, des huiles et des amandes. J'ai ajouté que vous aviez préféré venir manger vos rentes à Plassans, une ville tranquille, où demeurent les parents de votre femme. J'ai même trouvé moyen de lui apprendre que madame était votre cousine ; que vous aviez quarante ans et elle trente-sept ; que vous faisiez très bon ménage ; que, d'ailleurs, ce n'était pas vous autres qu'on rencontrait souvent sur le cours Sauvaire. Enfin, toute votre histoire... Elle a paru très intéressée. Elle répondait toujours : « Oui, oui », sans se presser. Quand je m'arrêtais, elle faisait un signe de tête, comme ça, pour me dire qu'elle entendait, que je pouvais continuer... Et, jusqu'à la nuit tombée, nous avons causé ainsi, en bonnes amies, le dos contre le mur. »

Mouret s'était levé, pris de colère.

« Comment ! s'écria-t-il, c'est tout !... Elle vous a fait bavarder pendant une heure, et elle ne vous a rien dit !

– Elle m'a dit, lorsqu'il a fait nuit : « Voilà l'air qui devient frais. » Et elle a repris son

seau, elle est remontée...

– Tenez, vous n’êtes qu’une bête ! Cette vieille-là en vendrait dix de votre espèce. Ah bien ! ils doivent rire, maintenant qu’ils savent sur nous tout ce qu’ils voulaient savoir... Entendez-vous Rose, vous n’êtes qu’une bête ! »

La vieille cuisinière n’était pas patiente ; elle se mit à marcher violemment, bousculant les poêlons et les casseroles, roulant et jetant les torchons.

« Vous savez, monsieur, bégayait-elle, si c’est pour me dire des gros mots que vous êtes venu dans ma cuisine, ce n’était pas la peine. Vous pouvez vous en aller... Moi, ce que j’en ai fait, c’était uniquement pour vous contenter. Madame nous trouverait là ensemble, à faire ce que nous faisons, qu’elle me gronderait, et elle aurait raison, parce que ce n’est pas bien... Après tout, je ne pouvais pas lui arracher les paroles des lèvres, à cette dame. Je m’y suis prise comme tout le monde s’y prend. J’ai causé, j’ai dit vos affaires. Tant pis pour vous, si elle n’a pas dit les siennes. Allez les lui demander, du moment où ça vous tient tant au cœur. Peut-être que vous ne serez pas si bête que moi, monsieur... »

Elle avait élevé la voix. Mouret crut prudent de s’échapper, en refermant la porte de la cuisine, pour que sa femme n’entendit pas. Mais Rose rouvrit la porte derrière son dos, lui criant, dans le vestibule :

« Vous savez, je ne m’occupe plus de rien ; vous chargerez qui vous voudrez de vos vilaines commissions. »

Mouret était battu. Il garda quelque aigreur de sa défaite. Par rancune, il se plut à dire que ces gens du second étaient des gens très insignifiants. Peu à peu, il répandit parmi ses connaissances une opinion qui devint celle de toute la ville. L’abbé Faujas fut regardé comme un prêtre sans moyens, sans ambition aucune, tout à fait en dehors des intrigues du diocèse ; on le crut honteux de sa pauvreté, acceptant les mauvaises besognes de la cathédrale, s’effaçant le plus possible dans l’ombre où il semblait se plaire. Une seule curiosité resta, celle de savoir pourquoi il était venu de Besançon à Plassans. Des histoires délicates circulaient. Mais les suppositions parurent hasardées. Mouret lui-même, qui avait espionné ses locataires par agrément, pour passer le temps, uniquement comme il aurait joué aux cartes ou aux boules, commençait à oublier qu’il logeait un prêtre chez lui, lorsqu’un événement vint de nouveau occuper sa vie.

Une après-midi, comme il rentrait, il aperçut devant lui l’abbé Faujas, qui montait la rue Balande. Il ralentit le pas. Il l’examina à loisir. Depuis un mois que le prêtre logeait dans sa maison, c’était la première fois qu’il le tenait ainsi en plein jour. L’abbé avait toujours sa vieille soutane ; il marchait lentement, son tricorne à la main, la tête nue, malgré le vent qui était vif. La rue, dont la montée est fort raide, restait déserte, avec ses grandes maisons nues, aux persiennes closes. Mouret, qui hâtait le pas, finit par marcher sur la pointe des pieds, de peur que le prêtre ne l’entendît et ne se sauvât. Mais, comme ils approchaient tous deux de la maison de M. Rastoil, un groupe de personnes, débouchant de la place de la Sous-Préfecture, entrèrent dans cette maison. L’abbé Faujas avait fait un léger détour pour éviter ces messieurs. Il regarda la porte se fermer. Puis, s’arrêtant brusquement, il se tourna vers son propriétaire, qui arrivait sur lui.

« Que je suis heureux de vous rencontrer ainsi, dit-il avec sa grande politesse. Je me serais permis de vous déranger ce soir... Le jour de la dernière pluie, il s’est produit, dans le plafond de ma chambre, des infiltrations que je désire vous montrer. »

Mouret se tenait planté devant lui, balbutiant, disant qu'il était à sa disposition. Et, comme ils rentraient ensemble, il finit par lui demander à quelle heure il pourrait se présenter pour voir le plafond.

« Mais tout de suite, je vous prie, répondit l'abbé, à moins que cela ne vous gêne par trop. »

Mouret monta derrière lui, suffoqué, tandis que Rose, sur le seuil de la cuisine, les suivait des yeux de marche en marche, stupide d'étonnement.